

INSTITUT DE FRANCE

ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS

NOTICE

SUR LA VIE ET LES TRAVAUX

DE

M. ERNEST LAURENT

(9 juin 1859-25 juin 1929)

PAR

M. LE SIDANER

Lue dans la séance du samedi 14 juin 1930



PARIS

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN-DIDOT ET C^{ie}

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 56

MCM XXX

INSTITUT
1930 — 11.

Bibliothèque Maison de l'Orient



165907



Ernest Laurent

1859-1929

NOTICE

SUR LA VIE ET LES TRAVAUX

DE

M. ERNEST LAURENT

(9 juin 1859-25 juin 1929)

PAR

M. LE SIDANER

Avant d'ouvrir cette lecture sur Ernest Laurent dont vous connaissiez l'immense attachement à votre Compagnie, permettez-moi de me souvenir d'un mot qu'il prononça à son lit de souffrance, alors que l'amitié de Henri Martin venait de lui annoncer ma candidature au siège de notre regretté confrère Gervex : « Comme je voudrais pouvoir aller leur dire ce que je pense », fut son amicale parole. J'espère que vous me pardonneriez ce qu'elle contient de trop personnel, mais son écho affectueux m'a

frappé au moment où j'allais accomplir le pieux devoir qui devait m'être destiné de parler de notre ami.

Les souvenirs les plus lointains de l'amitié très ancienne qui m'unissait à Ernest Laurent, remontent à nos années de jeunesse, alors qu'il fréquentait à l'École des Beaux-Arts l'atelier Lehmann, et à la rencontre qui nous réunit dans la même loge pour l'esquisse du premier essai au Concours de Rome, l'année même (si ma mémoire est bien fidèle), où lui fut attribué le premier grand prix, en 1889.

Il était né à Paris, en 1859, et avait trente ans lorsqu'il partit définitivement pour l'Italie. Avant cette époque déjà des succès lui avaient été accordés. Il avait vu récompenser l'un de ses premiers envois au Salon *Clarisse Harlowe*, et, en 1885, il obtenait avec *l'Annonciation*, actuellement au Musée de Nérac, une bourse de voyage en compagnie de Henri Martin et Aman Jean.

Henri Martin a fait le récit, dans sa belle étude parue ici même, de leur rencontre à Florence à la suite de ce triple succès et de leur enthousiasme juvénile, devant les merveilles qu'ils venaient de découvrir.

Laurent devait avoir l'avantage de renouveler la joie qu'il avait conservée de ce premier séjour, en revenant quatre ans plus tard à Rome, comme pensionnaire à la villa Médicis. Ces années nouvelles laisseront une empreinte profonde en son esprit. Passionné des Maîtres Anciens et de culture intellectuelle, il trouvera en ses études une force qui va alimenter son art, et le pénétrer de qualités dont son œuvre sera vivifiée jusqu'à la fin. Il ne sentira peut-être pas immédiatement l'étendue de ces avantages,

mais après son retour en France, lorsqu'il aura su les renouer à ses qualités initiales, ses travaux gagneront en force et en condensation.

Je dois à l'obligeance de notre confrère Tournaire, qui faisait partie de la promotion précédente, le récit de son passage à la villa. Comprenant les désirs de Laurent, et l'intérêt puissant qu'il voyait s'éveiller en lui dans ce milieu privilégié, il eut le plaisir de le guider à travers les paysages et les ruines antiques, puis dans la connaissance de la Rome des papes et de l'Art chrétien. Une lecture assidue complétait l'étude de ces recherches.

Le Vatican et la chapelle Sixtine étaient le but de ses longues et fréquentes visites, et tout ce qu'il voyait était l'objet de son instruction. Il avait été heureux de revoir à la direction de l'école Hébert, pour qui il professait une admirative sympathie, il le rencontrait fréquemment et parcourait avec lui la campagne romaine. C'est à l'une de leurs visites à Ostie, qu'il retrouva, occupé aux relevés du Forum, son camarade Tournaire, de qui je tiens la description de « ce calme paysage plat et marécageux où paissaient d'immenses troupeaux de bœufs, et où, à côté des restes d'un château moyenâgeux, il n'existait comme habitation que quelques huttes de roseaux ».

A la Villa, les études continuaient dans le petit atelier installé au milieu des grands carrés boisés du jardin.

Nous nous trouvons à l'époque de la renaissance d'un goût très vif pour les primitifs, les sensations d'Italie de Paul Bourget vont ressusciter vers les vieilles cités, un mouvement actif d'intérêt. Assise deviendra pour notre artiste méditatif, un de ses buts espérés. Avec quelle fer-

veur s'avancera ce jeune homme enthousiaste des souvenirs du Poverello, en quittant Rome, pour gagner par Orte et Spoleto les vallées de l'Ombrie. Avec quelles pensées approchera-t-il de la ville blonde étagée sur le coteau? Sans doute songera-t-il aux fresques de Giotto qu'il trouvera dans l'Église basse, ou aux images si tendres de Gozzoli qu'il ira voir à Montefalco. Il évoquera aussi Saint François assis le soir sur la colline, magnifiant devant les paysans rassemblés après les besognes accomplies, le bonheur des choses, devant le plus émouvant des paysages, et l'apaisement de la plus douce lumière.

Le charme sera si grand, que Laurent reviendra fréquemment y retrouver ses plus vives impressions. Deux toiles succéderont à ces souvenirs, *la Jeune fille d'Assise*, exposée au Salon de 1892, et le *Saint François d'Assise* qui en 1895, obtint une médaille d'or et fut acquis par le Musée de Nantes.

Dès cette époque, son art devient plus assuré, plus expressif, — commencera cette série de portraits où s'affirmera la maîtrise de son art. Des études de paysage et des fleurs, dont la qualité délicate progressera de jour en jour accompagneront d'une manière presque constante ces nouveaux travaux.

En 1896 le *Portrait de la comtesse L...*, figurant au Salon, va entrer au Musée du Luxembourg. En 1897, *Sicile* est destiné au Musée de Lille et, en 1902, le tableau *des Relevailles* établi à la suite d'un grand nombre de croquis et d'un dessin remarquable, précisera une étape importante vers un développement définitif, la toile appartient actuellement au Musée de Nancy.

Ernest Laurent, est nommé à ce moment chevalier de la Légion d'honneur et sera promu quelques années plus tard, en 1912, au grade d'officier.

Nous avions pris l'habitude de nous réunir chez lui en son appartement du quai Malaquais, pendant les périodes de l'hiver. — C'est en ce voisinage de l'Académie que j'entendis Henri Martin, qui le plaisantait, lui dire amicalement: « Vous vous êtes rapproché de l'Institut, Laurent! » « C'est pour vous voir passer », lui répondit-il avec un sourire. Henri Martin fut en effet élu le premier, pour avoir le plaisir de recevoir son ami quelque temps après, en 1919. Laurent était nommé cette même année professeur à l'École des Beaux-Arts, puis, ensuite, en 1921, Membre du Conseil des Musées nationaux. On sait avec quelle ardeur il se consacrait à ses fonctions, quelle affection il donnait à ses élèves, et quelle estime, il rencontra près de ceux qui l'entouraient. Dans toute sa vie il conservera avec l'idée la plus noble de son devoir, la fierté de sa carrière. A un certain moment, comme je lui disais que j'aimais jusqu'au dernier, tous les artistes. « Ah! fit-il avec accent, les peintres! » et je compris ce qu'il demandait de dignité à ceux de notre profession.

Nous conservions toujours de nos réunions avec lui, le souvenir le plus charmant, et particulièrement lorsque nous nous retrouvions pendant la belle saison à Bièvres, dans la vieille demeure qui avait ses préférences.

On quittait la route bordée de grands arbres, pour descendre par un long couloir de taillis vers la maison cachée dans les feuillages légers des peupliers. Une grande salle

vitrée qui tenait toute la largeur de la construction, donnait sur le jardin, en participant à sa lumière avec son air de fête, et c'est là que Laurent aimait à se tenir les yeux fixés sur les parterres qui s'étendaient devant lui. Le pittoresque familier d'un vieux pavillon en augmentait le caractère, et une séduisante statue de terre cuite du XVIII^e siècle placée au centre de l'allée, augmentait le charme de cet enclos que bordait la rivière de la Bièvre et qui se trouvait isolé de la foule et du bruit.

C'était toujours une journée de bonne camaraderie en ce site qu'il avait veillé de ses soins. Il aimait à nous conduire au carré d'eau décoré de vases anciens qui finissait la propriété voisine, ou à regagner de l'autre côté du jardin, la barrière ouverte dans la haie qui le séparait de la propriété de son ami Paul Jamot dont l'amitié fraternelle lui laissait l'accès. L'on pénétrait alors en d'épaisses verdure, sous lesquelles on sentait la fraîcheur de petites sources et l'on montait par les sentiers, vers la maison française dont la blancheur apparaissait sur la hauteur devant une allée d'arbres taillés.

Si j'aime à retracer ces aspects qui l'entouraient, c'est pour la part qu'ils occupaient en cet esprit séduit par la beauté intime des choses. C'est d'ailleurs en son jardin qu'il cherchait, parmi les fleurs qu'il avait plantées, celles qui devaient lui servir de modèle, et dont il allait rendre toute la saveur et la fraîcheur. J'ai souvenir de son corps penché dans l'allée, et de son bras courbé vers la fleur qu'il allait toucher de ses doigts nerveux, pour nous la tendre vers le soleil et dans l'accent de ses pétales, nous faire partager son enchantement.

Mais revenons à son œuvre. L'exposition de l'Orangerie qui, au mois d'avril de cette année 1930, vient d'en réunir la plus grande partie va nous permettre d'en conserver l'impression la plus entière. Cette manifestation a été la preuve éclatante de la qualité de son art. Sans heurt, avec une grande sobriété, s'affirmait l'expression des dons les plus personnels.

Une satisfaction naissait de cette vision, où la délicatesse atteignait des points extrêmes ainsi que dans le *Nu aux fleurs*, qui, dans une gamme de valeurs rapprochées, faisait vivre dans la lumière la grâce et le mouvement de formes jeunes, avec un affinement de colorations que l'éclat léger des œillets blancs, sur la chair, venait activer.

Des premières études d'Italie qui ornaient la salle de l'entrée avec les dessins qui avaient servi à l'exécution de son tableau du concert Colonne jusqu'aux salles du fond, la même harmonie nous apportait les signes de sa plus grande séduction. Les portraits formaient la part la plus importante de l'Exposition et resteront la qualité la plus élevée de son œuvre. C'est en ces effigies féminines qu'il a trouvé le développement de ses dons de grâce et de tendresse. Il possède à un haut degré le goût de l'attitude et il excelle dans le choix avec lequel il sait situer la figure qu'il représente en joignant dans son atmosphère un bouquet qui en sera le reflet. Voici en ce portrait de fillette, en cet ensemble de clarté et de fraîcheur, un lien de roses légères vivant dans sa lumière tandis que, dans cette représentation plus grave d'une femme âgée, des fleurs mauves se dessinent dans l'harmonie d'un salon aux nuances éteintes. La

coloration de son œuvre accompagne l'impression qu'il a recherchée. Il semble que ce soient des symphonies d'un attrait différent suivant les images qu'il a voulu traduire. S'il échappe à la reproduction directe, l'impression générale se trouve grandie jusqu'à exprimer une vérité élargie en laissant de son personnage la trace des éléments essentiels et en apportant à cette traduction l'esprit le plus tendre, et les affinités les plus vives. Tout dans son travail conduit au même but et c'est dans une première imprécision qu'il saisit la grâce d'une figure, le charme des yeux dans un visage, ou la noblesse d'une image apaisée et recueillie.

On trouve en ses dessins la naissance de ces intéressantes recherches. Il y note, dès le début, ce que sa vision saisira de sa réalisation future. Rarement il se contentera d'un trait noir, et avec des hachures multiples et entrecroisées il cherchera sur un papier. — teinté de préférence les éléments de son effet et de ses assises. Une craie ou un crayon de couleur lui serviront à esquisser en une suprême légèreté la note expressive qui va moduler le chant de son tableau. Plus que dans l'œuvre réalisée s'estompera l'effet, il ne faudrait pas néanmoins y trouver de l'hésitation, mais le résultat de l'attention contenue de l'artiste dont la délicatesse apporte sur la toile ou le papier les premiers mouvements de son émotion.

Une dernière travée de l'Exposition réunissait les monotypes restés jusqu'ici inconnus sauf de quelques rares amis; leur surprise en accentua l'attrait avec la révélation des moyens nouveaux dont l'imprévu avait servi leur auteur. Après avoir reporté de la plaque sur le papier

l'étendue de sa couleur, il lui est arrivé de rehausser ce tirage de quelques retouches de pastel et, dans des dimensions restreintes, il a atteint quelquefois l'aspect du tableau le plus cherché. Le succès de ces notations fut très vif, et contribua avec les dessins qui étaient également restés ignorés du public au grand succès de cette exposition.

L'œuvre décorative dont il me reste à parler ne pouvait participer à ce groupement. Quatre panneaux importants figurent dans la Salle des Autorités à la Sorbonne. Pour l'église du Foyer remois, Laurent a peint le *Baptême du Christ* et, enfin au Château de Vrilly, près de Reims, on trouve un grand panneau dans la salle d'Études et deux dessus de porte dans le Salon principal. Cette dernière salle est complétée par la réunion de plusieurs portraits et notre ami aimait à se souvenir de cet ensemble, auquel nous devons attacher une attention toute particulière.

Mes derniers souvenirs seront attachés à la période finale de la vie de Laurent et à la tristesse de sa disparition. C'est à Bougival qu'eut lieu notre dernière rencontre avant mes deux visites de la fin à son lit de malade.

Toujours attentif à la vie de ses élèves, il s'était rendu au mariage de l'un d'eux. Un amaigrissement, une sorte d'usure marquait, peut-être déjà chez lui une légère diminution générale, sans éveiller néanmoins aucune inquiétude de l'événement qui devait être si rapide, et c'est sur un échange de bons souvenirs et de paroles affectueuses que nous nous étions quittés.

Ce fut Henri Martin qui m'annonça un mois après la

mauvaise nouvelle : « Sais-tu que Laurent est très malade ? » Je courus chez lui et cachai mon impression en des paroles qui couraient dans tous les sens tandis que montait en moi l'inquiétude de l'ami brusquement déchiré par le mal.

On le conduisit à Bièvres, où je devais le revoir, dans la maison de campagne qu'il aimait, j'étais heureux de le voir revenu en ce milieu clair, je gagnais de la confiance à le retrouver dans cette chambre fraîche avec la lumière dans le ciel des fenêtres. Lui-même, à demi relevé sur les oreillers, trouvait ses mots dans le langage le plus rare. J'oubliais le visage ravagé et je l'engageai en des projets de fin de saison vers le Midi.

Il ne devait survivre que huit jours à cette minute où son énergie morale surprenante devait jusqu'à ce point me tromper sur son sort.

Je revins à Bièvres pour assister dans le calme le plus émouvant à l'office de la petite église où s'était réunis ses amis les plus chers : Henri Martin, Lucien Simon, Paul Jamot, Aman Jean.

Et dans le silence de cette pénible matinée, nous nous séparâmes sur la place intime du vieux bourg pour rejoindre à Paris le cimetière du Père Lachaise.

Les membres de l'Académie étaient liés à cette cérémonie où les paroles les plus élogieuses surent retracer les mérites de l'artiste et la valeur de l'ami que nous avions perdu.

Au-dessus de nous à cet instant, les images qu'il avait créées revivaient dans le mystère de son mirage personnel continuant leur destin dans la vision de ceux qui les avaient

connues et laissant pour toujours la trace de celui qui
aima son art avec une ferveur si grande, avec une émotion
si pure et sut nous laisser l'héritage d'une œuvre
éminemment française dans sa plus rare distinction.
